

B. Bellaredj

Le Brasero à Benjoin

*Les années noires
du terrorisme en Algérie*



*A la mémoire de mon ami
A.K.BOUBEKEUR victime du terrorisme.
A mes amis*

EXTRAIT

I

Ziane venait juste d'entrée d'Alger en ce début de semaine. Il avait participé à une exposition organisée par la fondation Racim où il avait présenté au public une cinquantaine de tableaux inspirés essentiellement en deux thèmes : La lumière et l'art rupestre.

Durant son séjour à Alger, Sitra sa cousine et amie était toujours en contact avec lui par téléphone. Elle sautait de joie ce soir là en le voyant à la télévision lors de la remise des prix. Ces parents qui étaient avec elle au salon étaient très étonnés par son comportement inattendu et avaient compris que leur fille était majeure.

Elle était au courant de son arrivé, et vers les coups de neuf heures trente, elle quitta l'école Lotfi (ex-Segula) où elle était institutrice. Elle venait juste de terminer son cours de français programmé pour la matinée. La maison de Ziane n'était qu'à cent mètres de l'établissement scolaire. Elle embrassa sa tante, la vieille Kheira qui était à la cuisine en train de préparer la galette préférée de son fils chéri. Elle causa et plaisanta avec elle un moment comme d'habitude ; entre-temps, Ziane prenait une douche.

Sitra accrocha sa djellaba et son foulard au portemanteau fixé au mur du couloir. D'habitude, elle portait un jean, une jaquette et une casquette à la mode. Elle était mince et belle avec des yeux couleur de miel et de longs cheveux noir intense. Elle avait un nez bien droit et une belle bouche aux lèvres fines et bien dessinées.

Sitra l'aimait beaucoup. Des rumeurs circulaient : mauvaise fréquentation, alcoolique, fumeur, non pratiquant... : « C'est des jaloux ! Des envieux ! Pensait-elle. » Personne à ses yeux ne lui ressemblait dans cette ville. Elle était fière de lui et se montrait intéresser par son travail artistique. Grâce aux livres et revues sur l'art qu'il lui avait remis, ses connaissances culturelles et linguistiques s'étaient améliorées. Elle arrivait à donner son avis sur chaque tableau peint, soit sur le thème, soit sur les couleurs et essayait même de parler de nuances, de contrastes, ce qui, d'ailleurs lui plaisait beaucoup.

– J'aime beaucoup tes critiques, lui dit-il. Tu fais des progrès.

– C'est vrai ! C'est grâce à toi, fit-elle, joyeusement.

Sitra avait fait l'Ecole Normale à Oran. Au début, elle ne savait rien sur l'art. A chaque fois qu'elle venait en vacance, il lui dit :

– Est-ce que tu as visité le musée Zabana ?

– Non ! Répondit-elle. Je n'ai pas eu le temps.

Comme d'habitude, elle entra au salon, alla jusqu'à la fenêtre et tira les rideaux, laissant le soleil matinal l'inonder en éclairant les diverses couleurs des riches dessins du tapis persan qu'il avait acheté lors de son séjour à Istanbul. On aurait dit un jardin

de fleurs vivantes. La lumière crue le transformait en un petit musée où trois beaux tableaux et les meilleurs y étaient exposés. C'était des copies exécutées en hommage à ces peintres favoris : Un Rubens, un Picasso et un Van Gogh. A chaque fois qu'elle entrait au salon, elle s'arrêta un moment et ouvrit ses grands yeux sur les « Demoiselles d'Avignon » de Picasso, qui représentaient la figure de deux jeunes femmes au visage masque. Elle s'installa confortablement sur un fauteuil et tout en l'attendant, elle feuilleta le dernier numéro de la revue féminine « Elle ». L'horloge sonnait onze heures.

Ziane fit son apparition sous un beau costume. Il était brun et de forme athlétique. Il l'embrassa et l'invita à le suivre dans sa chambre qui était bien aérée par deux petites fenêtres donnant sur la rue. Le mobilier était sommaire : en plus du lit, un fauteuil et une belle table en bois sculptée où deux instruments de musiques étaient entreposés : Un violon et un gumbri¹. Un poster géant était fixé sur le mur de Jimmy Hendrix. Ziane faisait parti d'un groupe gnawi et était fasciné par les chanteurs noirs américains et passionnés de musique anglo-saxonne. Un de ces tableaux était fixé au dessus du lit représentant un champ de lilas.

Elle s'assit sur le fauteuil, leva les yeux et regarda les lilas. Ces merveilleuses grappes de fleurs de rosées réveillaient en elle tant de souvenirs. Depuis qu'elle était adolescente, elle venait en toute confiance chez sa tante. C'était là et loin des regards que son cousin l'avait habituée à discuter avec lui, à boire une bière, à fumer une cigarette et à écouter la

¹ gumbri : guitare soudanaise à trois cordes.

musique Jazz ou les morceaux joués par lui. Devenue adulte, elle rêvait de rencontrer un homme qui soit tout près d'elle, un homme de confiance sans risquer d'être violée ou de tomber enceinte. Flirté avec son ami et cousin était sans danger pour elle. Ils formaient tout de même un beau couple. Elle rêvait un jour de partager avec lui toute sa vie. Il lui rappelait toujours : « Avec moi tu n'as rien à craindre. Ton esprit évoluera. Profitons ensemble de la vie que les poètes et les artistes ont toujours aimée ».

– Ah ! Si tes parents accepteraient, je t'amènerai avec moi en France.

– En France ! Cria-t-elle. Ça, c'est un rêve !

– Oui. Je suis un artiste. Avec mes tableaux, j'irai un jour exposer à l'Institut du Monde Arabe à Paris.

– A Paris. Oh ! C'est merveilleux.

Elle avala d'un trait un verre de jus puis le reposa sur la table. Elle prit l'instrument, posa l'étui sur le fauteuil, souleva le couvercle et lui demanda de jouer. Sans hésiter, il prit le violon et exécuta un morceau sentimental de musique classique. Les yeux dans les yeux, amour ou désir, ni lui, ni elle, ne pouvaient comprendre l'état actuel de leurs sentiments. Il posa l'instrument et s'enlacèrent un long moment. Il fut enveloppé par ses longs cheveux et se sentit plonger dans un noir intense que seule la blancheur de son visage l'éblouissait d'un moment à l'autre comme une lune que cachait de temps à autre un petit nuage. Ses yeux de gazelle rougissaient par l'émotion et lui donnait l'impression que c'était un couché du soleil. Ils étaient tous les deux en extase.

La vieille Kheira, dans sa cuisine était très heureuse, rêveuse et parfois soucieuse. Elle était très

fière de son fils. Elle pensait si vraiment Sitra fera l'affaire en acceptant d'épouser son fils. Il ne pouvait trouver une femme aussi belle. Terminée sa préparation, elle les appela à la salle à manger et leur servit la fameuse galette. Tout en dégustant le thé, il raconta son séjour à Alger. Il parla de ses rencontres avec les journalistes et les personnalités du monde des arts et de la culture. Quand il eût terminé son récit, Sitra se leva, alla au couloir et revint avec sa djellaba et son voile à la main.

– C'est quoi ça ? Cria-t-il. Un cadeau pour ma mère.

– Non ! Ils sont à moi.

– A toi ! Oh ! Oui, je comprends.

– Certaines sectes islamistes obligeaient leurs femmes et leurs filles à porter la djellaba, fit-elle. C'est étrange tout ça ? Le directeur de l'école en a même fait une loi : le port de la djellaba et du voile sont obligatoires, mais pas le nikab. Le maquillage est strictement interdit. Celle qui n'observera pas le règlement sera renvoyée chez elle. Il a dit qu'au Nord plusieurs jeunes femmes ont été punies à cause de leurs mauvaises tenues.

– Non ! Pas punies, répliqua Ziane, nerveusement. Ce n'est pas vrai ! Elles ont été assassinées, soit chez elles, soit à leurs postes de travail, soit sur le chemin. Le mois passé, cinq enseignantes ont été lâchement égorgées comme des moutons à l'entrée de l'école et devant leurs élèves en pleurs au village de Sidi Yahya. Tout le monde était sous le choc.

– Oh ! Mon Dieu, fit-elle, en reprenant sa place sur le fauteuil.

– Les chaînes de T.V. européennes ont dénoncé cela. La télévision locale ne dit rien pour ne pas affoler la population.

– On les tue comme ça ? A cause de leurs vêtements.

– Non ! C'est la religion. La Chariaâ, d'après ces fanatiques religieux. C'est terrible, chaque jour la presse nous rapporte des horreurs commises au nom de Dieu. D'après la rumeur qui circule, votre directeur a intégré la secte « Watad ». Une branche intégriste qui avait fait des ravages du temps des almohades. Ils veulent revenir au « Salef », c'est-à-dire au temps du Prophète et croient au Mehdi, celui qui vient à la fin du monde pour combattre le Dejaâl² et rétablir le royaume de Dieu sur terre. Ce groupuscule hérétique s'est infiltré comme d'autres sectes dans un parti islamique agréé par l'Etat pour qu'ils puissent agir librement pour semer les germes de la rébellion contre le pouvoir qu'ils croient « impie » ou « Taghout³ ». Ils déclarèrent le djihad. Voilà, tout ce que je sais sur la secte. Elle se leva et continua la discussion en faisant quelques pas. Elle était tranquille et insouciante. Elle ajouta :

– Hier, le surveillant général Hassan m'avait dit que ton nom est inscrit sur la liste rouge des dépravés. C'est à cause de l'un de tes tableaux qui représentait une femme à moitié nue. Un des extrémistes religieux a passé en revue l'exposition du 8 mars. IL a crié devant les visiteurs que c'est péché toute représentation humaine. Devant le tableau de l'émir

² Dejaâl : l'Antéchrist.

³ Taghout : Tyran.

Abdelkader, il hurlait : « Allez rendez lui la vie, si vous êtes au dessus d'Allah ? »

Hassan était un jeune homme de taille moyenne. Il était blond et avait les yeux noirs. Une barbe rousse bien soignée lui tombait à la poitrine. Il avait un caractère égoïste. C'était un affairiste véreux qui courait derrière le profit et les femmes. La religion pour lui n'est qu'une simple façade pour gagner plus.

Devant cette accusation gratuite, Ziane semblait réfléchir puis reprenait à haute voix :

– Je suis un artiste ! Un homme libre ! Ton collègue était un communiste puis il a rejoint le parti unique, et voilà, après octobre 1988, il a intégré la secte. Son père est bijoutier et gère un grand magasin de vêtements islamistes. Il enregistre des recettes considérables grâce à ce commerce dont une partie revient à la secte. Et ces gens là ! Qui sont-ils pour me juger ? Je sais qu'il te drague et il t'a invitée à son anniversaire.

– J'ai refusé son invitation. Tous mes collègues étaient présents. C'était une fête pour son parti qui cherchait de nouveaux recrues. Pour la drague, c'est vrai, il me gêne. La semaine passée, à la récréation, j'ai reçu la visite de trois étranges jeunes filles « corbeaux », djellaba, khimar, nikab et gants. Elles m'ont fait peur. J'ai eu des frissons. Sans le moindre respect, l'une d'elles me poussa à l'intérieur de la classe. La première s'appelait Djihene, la seconde Esma et la troisième Adjila. La plus grande de taille, Djihene m'avait dit d'un ton brusque en me fixant dans les yeux :

– Ne t’approche pas d’Hassan, il est à moi. On va se fiancer. J’ai répliqué sur le champ : dit-lui de me laisser tranquille et de ne pas m’adresser la parole.

– Il est surveillant général, répondit-elle. Il est obligé de parler à tous les enseignants.

– Ton fiancé ne cesse de me harceler à la sortie de l’école.

– Hassan est bien éduqué ! C’est toi, la mal élevée, fit-elle, en sortant les globes de ses yeux avec des gestes de provocation. Adjila me tira par mon tablier jusqu’à vouloir me faire tomber et me lança :

– Si tu ne veux pas de problème, habille-toi comme nous. Se protéger des êtres impurs est un gage du Paradis, c’est dans le Coran. Notre devoir est de sauver les âmes égarées. N’oublie pas de faire ce que te dit Djihene, ne lui vole pas son fiancé. Elle te trouvera un beau mari. Asma, quant à elle, me hurla à son tour et avec un ton dur : « Djihene est capable de tout pour son amoureux ». Mes élèves ont eu peur. Ils ont été terrorisés par leur présence. La petite Hassiba, les larmes aux yeux, est venue à mon secours en poussant la porte de la classe et en criant : « Maîtresse, vous n’avez rien ? ». Je l’ai caressée, je lui ai essuyé les yeux et je lui ai dit : « ma petite, il n’y a rien à craindre ».

– C’est grave ce que tu viens de me dire, fit Ziane, inquiet. Fait très attention, ces filles font partie de la secte. Elles sont dangereuses. Cette visite est un avertissement. C’est un peu étrange ce que je vais te dire mais c’est la vérité. C’est au sujet d’Hassan qui m’accuse de dépraver. Je crois que tu as entendu parler de la « baboucha ».

– Quoi ?

– La baboucha, en français, c’est la coquille.

– Et alors ?

– La coquille, c’est le logo de la chaîne allemande SAT1 qui diffuse des films pornos. Dans l’un de ses prêches, le Cheikh de la secte avait dit que quiconque regarde une scène de porno ou sexy et il venait de mourir, cette scène ressurgira le jour de la résurrection et le plongera sans jugement dans l’enfer.

– Oh ! Mon Dieu. J’ai entendu parler de cette chaîne dégueulasse, mais nous, on n’est pas lié à la parabole collective, Dieu merci.

– Ton collègue Hassan reçoit chez lui, à partir de minuit quelques adeptes de la secte pour voir « La coquille ». Enfermés au salon, ils font semblant d’écouter les prêches religieuses en plaçant une cassette de leur Cheikh sur le magnétophone pour que la famille à l’intérieur de la maison y croie ; alors que leurs yeux sont braqués sur le sexe. Voilà, ce que fait Hassan. Il n’est ni un rouge, ni un religieux. Il n’a aucun principe. C’est un hypocrite, un psychopathe et un sadique. C’est lui, qui m’a inscrit sur la liste rouge, ce n’est pas à cause de l’ébauche de la Venise du Milo ou les divers portraits peints mais à cause de toi, de notre amour. Il te veut à lui. La jalousie et la haine le poussent contre moi. Je te jure que c’est la vérité et je te dis de te méfier d’eux. Ils sont dangereux. La grande majorité des islamistes sont des musulmans sincères. Ces extrémistes profitent de la crédulité des gens pour recruter les jeunes à leur cause djihadiste.

– Tu n’as pas entendu la nouvelle, fit Sitra avec le sourire. Le Père François avait reçu une lettre anonyme, écrite en arabe, le sommant de quitter l’Algérie. Tout le monde en parle.

– Je suis au courant. Il l'accuse de prosélytisme.

– Il y a aussi mon histoire à te raconter.

– Une histoire ! Quoi encore ?

– Oui ! Un jeune homme me suivait, voilà des mois. Il me draguait si tu veux. Il sifflait de mon côté et me lançait des mots d'amour. Il m'a paru timide au début. J'ai entendu dire par un de mes élèves qu'il va envoyer ses parents pour demander ma main. Puis subitement, il a disparu de ma vue. C'était un professeur de mathématiques au lycée. Trois mois après, il réapparut à la rue Si Mansour. Au début je ne l'ai pas reconnu avec sa tenue afghane. On aurait dit un figurant dans je ne sais quel film indou. Il portait une longue barbe pointue. Une barbe en triangle. Il m'a fixé longuement avec ses yeux hagards bourrés de koheul⁴. Il semblait drogué. En me voyant, il se colla au mur en baissant la tête, comme s'il avait honte de lui-même. Son sourire avait complètement disparu. Il n'avait plus de bouche. Il était complètement métamorphosé. Cette affreuse image d'un autre temps m'avait hanté.

– Hamid ! N'est ce pas ?

– C'est lui ! Tu l'as deviné.

– Je sais qu'il te draguait, mais tu ne m'avais rien dit.

– A quoi ça sert de te le dire. Aujourd'hui, le beau Hamid est mort. C'est un autre qui est dans la rue. Il a quitté le lycée pour toujours. La nuit, je l'ai vu en rêve. C'était un cauchemar. Je voyais son beau visage qui venait vers moi avec son sourire d'antan, puis il s'estompe doucement à l'intérieur d'une cagoule

⁴ koheul : antimoine.

noire, où seuls ses yeux surgissaient comme un incendie et soudain un terrible cri de détresse m'a fait sursauter de mon lit. C'était mon cri. Ma mère l'avait entendue. Elle a accouru vers moi et m'a trouvée toute mouillée de sueur. Je tremblais comme une feuille. Elle me prépara une tisane, et alluma un brasero à benjoin pour chasser, me dit-elle, les génies.

Avant qu'elle ne quitte la maison, il lui remit un bracelet en argent acheté à un des artisans de la Casbah d'Alger. Très heureuse du cadeau, elle lui tendit sa main droite et le lui attacha au poignet. Très joyeuse, elle l'embrassa sur la joue puis elle enfila sa djellaba et son voile. Elle regarda sa montre. Il était midi trente. C'était l'heure du départ. Elle embrassa sa tante et le salua.

L'après midi, la ville succombait à la torpeur de ce début de mois de juin. Un soleil de plomb de la mi-journée demeurait immobile au centre du ciel. Tout le monde faisait la sieste. Le vent de sable ne s'annonçait pas. Vers dix sept heures, les fenêtres, tout à coup, s'ouvraient pour convier l'air frais qui commençait à frémir et une foule joyeuse se précipitait dans les rues sans autre objectif que celui de vivre au milieu des klaxons de voitures, des pétarades de motos, des processions de troupes folkloriques, des chansons de Raï qui émanaient des cafés et des salons de thé et faisaient rager les fanatiques religieux qui manifestaient sur le boulevard en brandissant tout haut le Coran et en scandant des « Allah Akbar ! Allah Akbar ! Dieu est grand ! Dieu est grand ! Pour sa cause nous vivons, nous combattons et nous Le rencontrons... Le djihad ! Le djihad !

II

La commune organisa une quinzaine économique et culturelle. Dès le premier jour, la manifestation avait été perturbée par des fanatiques religieux qui s'attaquaient à tout ce qui était culturel. L'association Amel avait organisé une journée d'étude en commémoration de l'anniversaire de la mort de Takya, la poétesse de la ville.

A l'ouverture, une foule d'islamistes toutes sectes confondues brandissait le livre saint et avançait vers la salle en scandant des slogans « Allah Akbar ! Dieu est grand ! », et hurlèrent les yeux exorbitants en pointant du doigt les photos de Takya affichées aux murs : « C'est une athée ! Une communiste ! ». Ils les arrachèrent en crachant dessus. Les forces de l'ordre intervenaient à temps pour les disperser avec du gaz lacrymogène. Les invités qui étaient installés depuis une heure à l'intérieur de la salle, affolés, sortaient en courant par des issues de secours. Deux heures après, le calme revenait et les travaux avaient repris normalement. Une conférence avait été animée par un professeur, suivie d'un débat qui dura une heure, et à

la fin des prix avaient été discernés aux jeunes lauréats en poésie.

Dans la soirée, Ziane rencontra le vieux Ben Driss, un ancien de la guerre d'Algérie. Il lui raconta autour d'un thé, l'histoire de la poétesse : « J'ai été bouleversé par la manifestation de tout à l'heure, mon fils. C'est malheureux de voir de tels comportements dans un pays qui cherche à sortir du sous développement. Ces jeunes n'ont rien vu et ils ne connaissent rien à la vie. C'est ça, à mon avis, la cause principale de leur égarement. Pauvre Takya ! Pauvre Algérie ! Tu sais, à son enterrement, seulement quelques membres de sa famille l'avaient accompagnée à sa dernière demeure. Dieu merci, un vieux Taleb avait dirigé la prière du mort. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il faisait beau temps, ce jour là. Un soleil magnifique. On l'accusait d'être une athée. Ils disaient que c'était une suicidée, et que c'est péché d'aller à ses obsèques. Son père, l'horloger de la ville, était un homme sage. Quand elle avait atteint l'âge de quatorze ans, elle s'habillait comme les jeunes filles européennes de son âge. Elles portaient des jupes courtes à l'époque. Le Cheikh de la secte avait dit dans une de ses prêches à la vieille mosquée de la ville, de l'avoir vu en rêve, les jambes et les bras brûlés à l'intérieur d'un tombeau. La rumeur s'est répandue comme une traînée de poudre. Une djemâa se présenta au père pour l'informer du rêve et surtout pour le conseiller de garder sa fille à la maison et de lui trouver le plus vite possible un époux pour lui éviter la honte et la punition de Dieu et l'enfer, après sa mort. Le père courageux ne se plia pas aux dires des charlatans, au contraire, il avait encouragé sa fille à bien travailler et de mieux faire